

## ATTILA JOZSEF

Un cœur pur sous les rails de la vie

*Je ne veux qu'un lecteur pour mes poèmes :  
Celui qui me connaît - celui qui m'aime -  
Et, comme moi dans le vide voguant,  
Voit l'avenir inscrit dans le présent.  
Car lui seul a pu, toute patience,  
Donner une forme humaine au silence.*

« Aimez-moi, aimez-moi » semble encore hurler cet éternel orphelin au monde, qui ne s'aimait guère. Un de ses recueils s'intitule « Je n'ai ni père, ni mère ».

*Seul peut devenir un homme, celui  
qui est orphelin de cœur et de corps,  
qui sait que la vie déposée en lui  
est un simple supplément à la mort.*

L'Unesco a décrété 2005 comme « l'année mondiale d'Attila Jozsef » à l'occasion du centenaire de sa naissance. Qu'en reste-t-il après quelques vaguelettes médiatiques ? Le grand oubli l'a encore recouvert. Et pourtant on ne peut comprendre la poésie européenne sans avoir lu et relu Attila Jozsef.

Un livre « somme » chez Phébus donnant à lire l'œuvre poétique et quelques articles épars pour le saluer, voilà tout. Mais pas d'autres remous dans l'océan dompté des lettres, avec ses rochers poreux qui affleurent et ses fausses vagues. Attila Jozsef est encore un territoire ignoré en France, plus vaste que toutes les vastes plaines de Hongrie. Là il respire encore et le 11 avril (la date d'anniversaire d'Attila Jozsef) est la Fête de la Poésie en Hongrie. Le 11 avril 2005 fut un moment intense de veillées, de célébrations, de récitations sans trêve dans toute la Hongrie.

Pour ce « pays froid de la solitude » dont parle l'écrivain Peter Esterhazy, et qui vécu sous le couvercle noir de l'oppression, d'abord ottomane pendant 150 ans, puis celle de la dictature communiste à partir de 1949, avec cette flambée insensée d'espoir de 1956 et ensuite de féroce répression, il fallait des héros. Ce ne pouvait être Bartok, esprit trop pur et indépendant, ce ne pouvait être Imre Kertész car juif, ce sera donc Attila Jozsef honteusement récupéré et décrété poète national. Affolé par la vie aux dents coupantes, par la solitude aveuglante des jours, Attila Jozsef, fragile et lucide jusqu'à la blessure, ne pouvait trouver le repos que dans la grange ouverte des mots et de son idéal de faire « œuvre de vie ». Son refuge contre le soir qui va tomber, contre les idéaux qui sentent déjà la rouille et le mensonge, avant même que de se réaliser, son auberge soit le territoire de la langue, de sa langue.

Un dicton, sans doute inventé, dit que pour les Hongrois « le bonheur du monde se trouve sur le dos de leurs chevaux ». Celui d'Attila se trouva sur le dos des mots, qu'il faisait galoper et hennir, se cabrer et fendre le vent.

Il choisira pourtant la mort en 1937, prenant un soin méticuleux, lui le grand négligent, à bien se placer pour ne pas échapper à la locomotive, belle mort au galop dans toutes ses mornes plaines. L'impossible toujours le tourmentait, le possible du sang jeté sur toutes les voies tranchera son impossible consolation. Ses quatre cents poèmes cheminent plus loin que lui, parlant jusqu'à la chair de l'intime de sa vie et de sa foi en l'humanité.

Il aura écrit l'étrange supplique d'un homme couché sur les rails :

*M'entends-tu ? Me voici  
Abandonné gisant ainsi  
J'étais le Christ : je suis à terre  
je meurs narcissé solitaire*

*Voici le train  
il vient de loin.  
Tout à coup semble éclore,  
en un plus bel éclat que celui de l'aurore  
l'instant festif, fringant comme un beau destrier  
Œil rouge inscrit pour moi dans le calendrier  
Ni vapeur ni brume ne le nourrit, mais l'amertume...(vers 1925?) (traduction Georges Kassai édition Phébus)*

La poésie d'Attila Jozsef est inondée de musiques, il attache un sens profond à transmettre dans sa langue des sonorités qui convergent vers l'obsession de la rime ; ses vers sont des battements d'eau qui se joignent en convergence sonore des mots. Il est difficile de rendre toutes ses assonances qui en hongrois semblent une douce marée qui engloutit le temps. Une musique de György Ligeti sur les Fragments d'Attila Jozsef, Töredekek, pour soprano solo (1981-82). Vouloir rendre par des rimes en langue française sa musique n'est pas pourtant satisfaisant, il a glissé ailleurs. Ondoyant et profond comme la musique de Bartok qui l'aimait tant, il est un oiseau de feu qui ne se laisse pas accrocher au mur de la traduction. Il se voulait le plus proche possible des réalités quotidiennes, il ne fut vraiment proche que de son malheur intime.

### **Quelques éléments de la trajectoire sur terre de ce météore.**

Troisième enfant d'un ouvrier savonnier Aron Jozsef et de Borbála Pöcze, ancienne domestique, Attila Jozsef naît dans une famille pauvre le 11 avril 1905. Sa mère est sans le sou lorsque son père quitte sa famille et s'expatrie en Roumanie, ne pouvant pas aller aux États-Unis. Attila est confié à des parents adoptifs puis revient vivre dans l'indigence auprès de sa mère. À l'âge de onze ans, le jeune garçon commence à écrire des poèmes. Après la mort de sa mère à Noël 1919, d'un cancer, il devient mousse à bord d'un chaland sur le Danube, puis suit des cours dans un lycée d'une petite ville du Sud de la Hongrie, Makó. Le « Mendiant de la beauté », son premier recueil de poèmes, paraît en 1922. En janvier 1924 « Le Christ révolté » lui vaut un procès, le premier d'une longue série, pour blasphème à 19 ans ! Il rejoint la Faculté des Lettres de l'université de Szeged et se spécialise dans le hongrois, le français et la philosophie. Son poème célèbre « Cœur Pur » est de cette époque. Il s'installe à Vienne à l'automne 1925 et s'inscrit à l'université en faisant des

petits boulots ( crieur de journaux, marchand de limonade dans les cinémas, garçon de café à la célèbre brasserie Emke,...) tout en découvrant Hegel et Marx. C'est là qu'il rencontre des exilés hongrois ( Georg Lukács) et fait son éducation sociale à leur contact. En automne 1926 il part à Paris et s'inscrit à la Sorbonne Jusqu'en 1927. Il y découvre Villon et les surréalistes.

Il se cherche politiquement et flirte un temps avec l' Union Anarchiste Communiste. Toujours aussi pauvre il doit ses études à l'Université de Budapest. C'est alors que sa légende de voyou et de barbare s'installe, il traduit en effet François Villon et s'identifie à lui. Son premier et grand amour, Márta Vágó se brise sur la séparation. Il sombre alors dans les bras de la dépression nerveuse, qui plus jamais ne cesseront de l'enlacer. Il comprend que sa vie ne se fera pas dans le quotidien visqueux de la vie et décide de quitter son emploi dans l'export pour se consacrer à sa seule passion, l'écriture. Il devient orphelin du monde, mais enfin lui-même (recueil « Je n'ai ni père, ni mère » en 1929). Sale gosse il restera, plutôt gamin timide ne sachant pas aimer. Son esprit anarchiste et libertaire proclamait Ni Dieu, ni Maître, et pourtant la beauté de l'être humain, sa fragilité seront ses adorations. Pour les célébrer il aura fait de sa langue une arme..

*Je n'ai ni père, ni mère, ni Dieu, ni patrie, ni berceau, ni linceul, ni baisers, ni amour.  
je n'ai pas mangé depuis plus de trois jours, même pas une miette. Mes vingt ans  
sont un pouvoir, ils sont à vendre! si personne ne les veut, le diable devra les  
acheter. Je m'interromprais avec un cœur pur ; s'il le faut, je tuerai quelqu'un. je  
devrais être arrêté et pendu et enterré dans une terre sacrée, et l'herbe qui apporte  
la mort poussera par-dessus mon cœur magnifiquement juste.*

Sa vie sauvage, rimbaldienne commence alors. Il est le grand insurgé, le blasphémateur, mais aussi le poète de la misère humaine. Il se veut indépendant de toutes chaînes, sa pensée roule hors de tous les chemins. Il veut cracher son suicide à la face blême du monde qui ne l'a pas compris.

Dans la clandestinité, il devient membre du parti Communiste hongrois en 1928, mais il ne s'implique vraiment qu'en 1930. Sa rencontre avec Judit Szántó, militante communiste, le stabilise pendant cinq ans. Ses recueils deviennent des machines de guerre politiques (Abats les chênes, mais sans murmure). Il est de nouveau inculpé pour atteinte à la pudeur à cause (à cause de la traduction, publiée dans le recueil, de la « Ballade de la grosse Margot » de Villon) mais en fait il est persécuté surtout pour son combat politique (il proteste en 1932 contre l'exécution de deux dirigeants du parti Communiste). Souffrant de dépression, de paranoïa aussi, il fait plusieurs séjours dans des sanatoriums. L'ombre noire des fascismes commence à se poser sur la Hongrie (Gömbös Gyula devient président du Conseil des Ministres et se rapproche de Hitler). Attila commence à ne plus croire au combat du Parti Communiste qui ne saurait admettre un tel poète qui ne se plie pas au moule du réalisme soviétique. Le recueil « Nuit des faubourgs » marque le fossé immense de l'incompréhension de « ses amis communistes ». Il sera exclu en 1933 par les staliniens du Parti Communiste pour « opinions fascistes » car il prônait un front commun avec les sociaux-démocrates. Il sera aussi exclu du Congrès des écrivains soviétiques à Moscou.

Il préfère écrire sa vie, ses odes à l'amour et se retire en 1934 en province, auprès de sa sœur cadette. Il ne militera plus et découvre l'œuvre de Freud qui le fascine. Il choisit Freud à la place de Lénine ! Lui-même suivait des analyses et sa vaine tentative de marier freudisme et marxisme, le laissera amer.

*Regarde, là à l'intérieur de ta souffrance  
Hors de là, sûrement est l'explication.* (1934)

En Mars il collabore à des revues de gauche, il largue ses amarres amoureuses, et surtout rencontre un de ses plus fervents admirateurs en 1936, Béla Bartók qui le connaissait grâce à son ami librettiste, le marxiste Béla Balázs. En décembre il publie son dernier recueil « Cela fait très mal ». La maladie de l'âme et du corps prend alors possession de lui.

*Mes yeux sautent hors de ma tête. Si je deviens fou, s'il vous plaît ne me frapper pas. Juste tenez-moi à terre dans vos mains puissantes.*

Il tente de se soigner en clinique pendant l'été. Quelques lueurs encore lui font rendre hommage à Thomas Mann (Vous le savez bien, jamais ne ment un poète ; le réel n'est pas suffisant, car il travesti ; Dites nous la vérité qui puisse remplir de lumière la pensée. Car sans chacun de nous, tout est nuit.)

Il va surtout écrire son poème le plus célèbre « Ma Patrie ». La traduction de Guillevic le fera un peu connaître en France. Alarmées par son état, ses sœurs le prennent avec elles à Balatonszárszó, en novembre, espérant l'apaisement de la nature.

Le 3 décembre 1936 dans la soirée, à l'âge de trente-deux ans, Attila Jozsef se couche sous un train de marchandises en ayant méticuleusement préparé son suicide en se mettant contre les roues d'un wagon prêt à démarrer pour être sûr de ne pas se manquer. Pour seuls témoins il y eu le fou du village de Balatonszárszó, un représentant de commerce, un conducteur. Sur la table de sa chambre, ouvert, un livre de poèmes de Victor Hugo. »Nous l'avons laissé s'effondrer devant nos yeux » écrit Arthur Koestler quelques jours après.

Son poème « Cœur pur » nous disait déjà toute sa trajectoire.

### **Une poésie inondée de musique et de désespoir**

On retient maintenant de lui sa précocité poétique digne de Rimbaud, mais lui, à la maturité, ne vendra pas des armes, mais son âme. Il passe ainsi improbable comète, les poings dans les poches, et plein de chevaux blancs qui cascaden dans sa tête. Il ne craignait point l'oubli, qui le rendit bien. Il était un révolté, un cœur pur qui saigne, et la gloire il s'en foutait.

Chevalier de l'apocalypse contre l'injustice et le monde cruel et indifférent, il entretiendra une relation complexe avec la vie. Amoureux passionné, militant de l'utopie, il ne pouvait pourtant pas s'en accommoder et sa première tentative de suicide il la tente à 9 ans ! Feu brûlant, il se consume et consume autour de lui. Maudit, il se croit, maudit il se fait. Ses tentatives de suicide se succèdent pitoyablement, échecs parmi d'autres échecs. Sa fascination pour sentir le train le disloquer, le poursuivra toujours jusqu'à sa réalisation finale et théâtrale.

La poésie d'Attila Jozsef appartient à une tradition poétique hongroise qui nous est fort inconnue. Sachons qu'elle célèbre la nature et l'homme et que le lyrisme l'imbe. Qu'elle est porteuse de rythme et de musique. L'influence du poète Endre Ady et de Dezső Kosztolányi (1885–1936), fut forte sur lui. Ce qu'apporte d'original Attila est cette torsion du lyrisme qu'il précipite dans la tourmente de l'être, cette distorsion de l'âme. Effroi et foi, espérance et noir désespoir s'enchevêtrent chez lui. Il se jette dans la vie comme dans un combat perdu d'avance, mais qu'il mène au bout. Il a en lui cette mission prométhéenne de dire la beauté du monde et de sa contemplation. Célébration ardente, combat cruel, Attila aura vécu sur ses deux versants, marchant de plus sur le fil de rasoir de sa folie.

De ses gouffres amers et intimes il tente de secourir tous les déshérités de la terre. Il était présent au monde, ardemment. Il est profondément solidaire. Sa célébration de la classe ouvrière est aussi une ode d'amour pour sa mère, pauvre blanchisseuse des quotidiens des jours. Dans un poème autobiographique qu'il se dédie, il écrit : « Crois-moi, je t'aime vraiment. Cela, je l'ai hérité de ma mère ». Son amour pour sa mère est aussi une clé pour pénétrer dans ses textes. Mère et humanité laborieuse, mère et patrie, mère et amour, tout cela irrigue sa poésie. Cette mélancolie qui se fraie un chemin en nous comme les méandres du Danube ne doit pas faire oublier sa modernité. La place de l'homme dans le siècle nouveau était une de ses grandes interrogations. Cette harmonie du monde qu'il contemplait, était sa foi panthéiste. Lui la crécelle bariolée il a repeint le monde. Sa poésie porte autant d'images que le Danube en crue.

Sa poésie gueule, interpelle, secoue. Elle déchire les habitudes et nous plonge dans la modernité. Lire la poésie d'Attila c'est lire le livre de sa vie, pas à pas, des brisures aux espoirs fous. Il écrit très peu en vers libres, car il est tout entier dans les vers rythmés et rimés.

Aura-t-il été vraiment un homme engagé dans les combats de son siècle ? Je ne le crois pas, il passait en flânant, sincère mais déjà ailleurs. Il était une sorte de dandy en loques des utopies, de l'amour, de la psychanalyse. Il était un papillon de l'infini. Il avait dû se faire un serment intérieur de mourir le plus jeune possible, et tous les adjuvants de la vie, sexe, nature, nobles causes, ne le détourneront pas de sa promesse initiale. Comme un héros de Kleist ou une incarnation de Hölderlin, il traverse la vie en rêvant. On a voulu le récupérer, l'embrigader, le momifier, après sa mort. Lui le sauvage, « le veuf, l'inconsolé » marqué au sceau de la mélancolie. Sa poésie brasse les thèmes de la pauvreté, de la souffrance, de la sauvagerie, mais aussi de l'amour et de l'espoir, de l'humanité à sauver aussi. Il disait de lui qu'il était assis sur la « branche du néant ». Seul l'impossible est à sa portée.

Ces derniers vers furent ceux-ci :

*Souvenez-vous de moi, vous aussi, et pas seulement en vous moquant de moi qui ai vécu parmi vous et que jadis vous aimiez.*

Attila Jozsef est à tout jamais irrécupérable, un désastre obscur chut d'une étoile étrangère. Un très grand poète qu'il nous faut lire et relire pour saisir la complexité de l'univers. François Fejtő a le mieux défini la poésie de son meilleur ami : « la poésie d'Attila Jozsef est cosmique. »

*Sois libre pour manger, boire, faire l'amour et dormir!  
Confronte-toi avec l'univers!*

*Jamais je ne plierai mon tourment intérieur à ramper  
et servir le fondement des pouvoirs briseurs d'os.*  
Ars Poética 1934

### **Choix de textes**

*Dans le livre chez Phébus « Aimez-moi » l'on trouve la traduction presque complète de son œuvre. Traduction parfois fort cavalière avec le sens des textes. Ici il sera donné juste quelques extraits de ce livre pourtant indispensable, et aussi de quelques autres traductions faites à partir de la langue anglaise pour proposer un autre éclairage, une autre interprétation de sa parole en ne privilégiant pas le rendu de sa musique intérieure, excepté dans la traduction faite par une amie hongroise possédant les deux langues.*

### **Dernier fragment**

Ô ma chère mère toi seule tant aimée  
Virginale et maintenant fleur éclatée !  
De tant de peines et d'extases : tu souffrais  
partout en ce monde je te suivrais

J'ai reconstruit Dieu, ma profonde douleur en mon cœur,  
Pour que tu puisses vivre, les cieux je l'ai laissé édifier sans peur  
et qu'après tout, cela fut bien -  
dans son divin dessein

*(traduction personnelle)*

### **le chien**

Il était si débraillé et gluant  
jaune flamme était sa fourrure  
efflanqué par la faim,  
chaviré par le désir.  
par sa taille attristée  
le vent de nuit si froid  
allait comme fumée au loin.  
Il courrait, mendiait.  
dans ses yeux vivaient  
des églises prisonnières et en soupirs  
et il cherchait intensément  
un quignon de pain ou son équivalent.  
Tant de pitié est montée pour lui  
en moi, comme si ce pauvre chien  
sourdait de moi-même.  
Et, le monde m'ayant épuisé  
je voyais alors enfin toute chose.  
Nous allons au lit,  
car nous sommes censés le faire

car la nuit arrive,  
et la misère nous précipite enfin  
dans le noir sommeil.  
Cependant, avant cela,  
gisant comme la ville,  
sans parler sous la couverture froide  
de fatigue et de pureté  
tous ensemble,  
de cette cachette quotidienne,  
du dedans de nous,  
cela monte hors de nous,  
lui ce chien, si affamé  
si débraillé et gluant,  
et cela cherche  
une litière de Dieu  
des fragments de Dieu.

*(traduction personnelle)*

### **Personne ne me relèvera**

Personne ne me relèvera jamais  
je me suis fait aspirer par la boue.  
Un orphelin désespéré le prie Lui  
pour se faire adopter comme ton fils, Seigneur.  
Ô, forme moulée, fais-moi tenir ensemble  
et dans mes nécessités aide-moi à ne pas pleurer  
mais à supporter la honte quand  
je suis forcé de le reconnaître Lui, ou le nier.  
Mon cœur tu le sais, je ne suis qu'un enfant  
ne me renvoie pas mon déni mais parfois seulement  
permet à mon âme d'être moins aveugle  
et autorise-la à voir Son royaume.  
Vous pourriez m'éviter les heures de nécessités  
quand je surmontais Sa torture  
dans les fosses de la vallée de larmes  
si te plaît, veille sur moi dans l'avenir.  
ordonne-leur à tous de se comporter  
envers moi avec juste un peu de gentillesse  
d'examiner mon cas soigneusement  
avant que je ne me sacrifie moi-même.

*Février-Mars 1937 « Nem emel fel »  
(traduction personnelle)*

### **Que ça fait mal !**

Que ça fait mal !  
La mort rôde derrière  
dehors, à l'intérieur du trou

tu t'enfuis comme petite souris apeurée

vers les femmes  
tant que tu peux rayonner ainsi  
protéger par leurs bras, leurs genoux et leurs giron.

Pas seulement l'attrait  
de leurs doux et tendres genoux, et ton désir,  
tu es poussé là par nécessité.

Quiconque peut  
trouver une femme, l'embrassera jusqu'à  
ce que ses lèvres tentantes deviennent blanches.

double le trésor est  
ainsi est la peine de celui qui doit aimer.  
Celui qui aime ne peut trouver une partenaire

il est comme sans abri  
aussi impuissant que pourrait l'être un animal  
dans la forêt quand il fait ses besoins.

Aucun autre lieu  
ne peut cacher ton visage si ton but  
- ah brave gars - et de porter le couteau contre ta mère.

Elle comprenait -  
personne d'autre ne le pouvait - ce que ces mots signifient  
et pourtant elle m'a rejeté loin d'elle.

Ma tête se fend  
et parmi les vivants il n'y a aucune place pour moi  
je ne puis endurer les ennuis et les douleurs.

Comme un bébé  
qui devient fou et secoue son hochet  
mais personne ne vient tout est en vain.

Devrais-je l'aimer,  
puis-je la haïr ? cela n'a aucune importance  
je n'ai pas honte de ce que je pourrais découvrir

car celui qui est  
apeuré par ses rêves, hébété par le soleil  
dans tous les cas sera jeté.

Comme les vêtements des amoureux  
dans les heures heureuses où ils font l'amour  
ma culture tombe par terre.

Mais d'où viendra-t-elle  
pour voir la mort me ballotter ;  
pourquoi devrais-je endurer seul ces douleurs ?

la douleur est double  
pas seulement la femme en gésine  
et l'humilité peut apaiser cela ;

mais dans mes chants  
l'argent s'y colle, aussi ma peine  
n'attire sur moi que la disgrâce.

Je vous supplie de m'aider !  
Ô, vous chaque chiot dans la rue là  
faites éclater vos yeux partout où cette femme va.

Ô innocents !  
dans les camps de travail les plaintes sous vos bottes  
et dites-lui Que ça fait mal !

Vous chiens fidèles,  
dans l'épais brouillard passant sous les roues  
et aboyez vers elle Que ça fait mal !

Femmes avec bébés !  
avortez donc et allez vers elle  
pour lui sangloter Que ça fait mal !

Gens saufs et résonnants  
qui l'avez rencontré n'importe où  
tomber et briser vous  
marmonnez-lui Que ça fait mal !

Jeunes gens qui pouvez  
vous entre déchirer pour une femme  
ne lui dissimulez pas Que ça fait mal !

Chevaux et taureaux !  
castrés pour se tenir calme  
mais hurlez-lui Que ça fait mal !

Et vous poissons muets !  
accomplissez le rituel du pêcheur  
et d'un souffle dites à l'hameçon Que ça fait mal !

À tous les vivants  
avec toute chose, maison, ferme, campagne,  
laissez les brûler autant que le feu peut les toucher.

De ces cendres

allons vers elle et quand elle s'assoupit  
guelons ensemble Que ça fait mal !

Ainsi elle l'entendra  
sa vie durant, ce qu'elle n'ait  
dans la seule valeur de ses plaisirs.

Elle a déshérité  
le dehors, le dedans faisant fuir la vie  
de l'ultime chance de renaissance.

*Octobre-Novembre 1936  
(traduction personnelle)*

### **Hiver**

Hier, j'ai marché sur un chemin de pierre.  
Il aboyait dans le garage,  
J'ai hurlé au chien :  
- Chien, dévore ceux qui te possèdent !

Voilà la vérité nue,  
Sur sa peau, l'ombre et la lumière  
Racontent, d'incroyables histoires.

Plus tard, j'ai écrit ces mots pour dénoncer la misère.  
Elle dévore le ventre d'ici, sans bruit,  
C'est comme si l'hiver  
Avait figé les cris des condamnés.

Voilà un millénaire d'hiver,  
Uniforme et totalitaire,  
Un monde pourri d'argent.

Demain, je me réveillerai assassiné,  
Par ma propre main, de désespoir.

*(texte paru dans Œil de la réalité, traducteur inconnu)*

### **Ode**

je suis assis  
sur ce mur de rochers qui luit.  
Vole autour  
le tendre vent de l'été juvénile  
comme la chaleur d'une bonne soupe.  
Je laisse mon cœur croître enivré dans le silence,  
ce n'est pas si difficile,  
- le passé flotte autour de moi -  
la tête s'incline

et la main pend vers le bas.  
Je contemple la crinière des montagnes,  
chaque feuille reflète l'éclat  
de ton front.  
La route est vide, vide.  
Maintenant je peux voir  
comment le vent fait voleter ta jupe  
sous les branches  
fragiles de l'arbre.  
je vois une boucle de tes cheveux  
s'incliner vers l'avant  
tes seins si doux frissonner  
- comme le fleuve Szina sous nos pieds s'en va au loin -  
À nouveau je vois fixement  
comment les ondulations de l'eau en rondes de blancs galets  
font sortir de ta bouche le rire de fée.

*(traduction personnelle)*

## **maman**

huit jours déjà que je ne pense qu'à toi, maman...  
à chaque pas je te vois et m'arrête,  
par-dessus moi vivement tu emportes le linge au grenier  
et grince le panier lourd.

En ces temps là j'étais encore frustré  
je hurlais fort, je trépignais  
pour que ce soit moi qui soit dans tes bras  
à la place du linge gonflé et humide que d'autres prendraient.

mais malgré mes pleurs, tu montais le linge  
sans un mot, sans un reproche, sans me voir  
et tu l'étendais  
et le linge et le panier sans moi tourbillonnaient  
et volaient au loin comme des ailes luisantes

je ne vais plus pleurer maintenant  
il est si tard, trop tard  
mais je te vois immense  
avec tes cheveux gris qui flottent plus haut que le ciel pur  
toi avec ta boule bleue tu repeins l'azur

*(traduction personnelle)*

## **Traductions de Margit Molnar**

### **Maman**

Huit jours déjà que je ne pense qu'à maman,

tout le temps, en m'arrêtant,  
son panier grinçant dans les bras,  
elle montait au grenier, montait de vifs pas, décidés.

A l'époque, l'homme sincère qui j'étais,  
je hurlais, je tapais du pied  
qu'elle laisse le linge lavé à d'autres,  
qu'elle me prenne moi dans ses bras et, au grenier, qu'elle me monte.

Impassible, en silence, elle allait tendre,  
sans me gronder ni m'adresser un regard  
et le linge éclatant, en fendant l'air,  
voltigeait, s'en volait vers le ciel.

Je ne pleurnicherais plus mais c'est trop tard,  
désormais, je vois comme elle est grande –  
ses cheveux gris frôlent le ciel haut,  
ainsi diluent-ils du bleu dans son eau.

---

Etre honnête, à quoi bon ? Ils me crèveront de toute façon !  
Ne pas être honnête, à quoi bon ? Ils me crèveront de toute façon !

---

### **Enfant, tu m'as rendu**

Enfant, tu m'as rendu. La peine a eu beau  
me grandir durant trente hivers glacials.  
Je ne sais pas marcher, tranquille, je ne peux pas rester assis.  
Vers toi, mes membres me poussent, me tirent.

Je te tiens entre mes dents, la chienne son chiot  
et je m'enfuirais pour éviter qu'ils me nouent la gorge.  
Les années qui ont brisé mon sort,  
sont déversées sur moi par chaque seconde.

Nourris-moi, regarde – j'ai faim. Couvre-moi – j'ai froid.  
Je suis stupide – instruis-moi.  
Ton absence me traverse, comme courant d'air la maison.  
Dis - que la peur m'abandonne.

Tu m'as regardé et j'ai tout oublié.  
Tu m'as écouté et ma parole s'est coupée.  
Fais que je ne sois plus aussi intraitable ;  
que je sache vivre, mourir, seul capable !

Ma mère m'a chassé – je couchais sur le seuil –  
je me serais empeloté mais impossible –

en dessous du rocher et en dessus du vide.  
Oh, envie de dormir ! Je viens frapper à ta fenêtre.

Nombreux vivent insensibles, autant que moi,  
de leurs yeux, quand même, des larmes s'écoulent .  
Je t'aime très fort, puisque même moi,  
j'ai appris à m'aimer beaucoup avec toi.

----

Ils étaient nombreux, ils m'encerclaient,  
dans mon rêve, ils se moquaient :  
« Ha ha, c'est lui qui a l'or  
qui dort ? »

-----

J'ai posé mon âme dans ma paume :  
regarde, quel beau caléidoscope !  
Mais Lui, il a sorti des diamants !  
parce que Lui, il ne peut nous comprendre.

### **Je serai jardinier**

Je serai jardinier, de beaux arbres, j'en planterai.  
Avec le soleil, je me lèverai.  
Je ne me ferai aucun souci  
que de mes fleurs à entretenir.

Toutes mes fleurs soigneusement greffées  
deviendront mes bien-aimées.  
Tant pis, si elles seront des orties,  
elles seront mes fleurs authentiques.

Je boirai du lait et je fumerai,  
de ma renommée, je m'en préoccuperai,  
je ne me mettrai pas en danger,  
je me serai déjà planté.

Il nous en faut, oh, et comment,  
à l'ouest et au soleil levant –  
s'il doit mourir ce monde,  
qu'il ait des fleurs à sa tombe.

### **Mystères**

Au son des mots mystérieux,

je monte la garde des contes vieux.  
Tu m'as vêtu de la tête aux pieds  
de lourde prison de fidélité.

La brise le dit, l'eau le dit,  
si tu les comprends, tu rougis.  
Les yeux le disent, le coeur le dit,  
par leur requête ils te prient.

J'écris mes rimes à mon tour,  
elles te chantent mon amour.  
Alors, rends-moi donc plus légère  
cette lourde prison de fidélité.

### **Bibliographie**

*Aimez-moi. L'œuvre poétique Attila József*, traduit du hongrois sous la direction de G. Kassai et J.-P. Sicre. Editions PHEBUS 2005

© Ce site est à usage non commercial. Les documents qu'il présente peuvent donc être consultés et reproduits pour un usage privé. Pour tout autre usage la reproduction est interdite sans autorisation des auteurs.